

au fond de la petite chambre qui lui servait de cabinet, un cavalier s'arrêta devant la porte de la maison, frappa et demanda :

— Il dottore Pietro Rametti ?

— C'est ici, répondit une voix féminine.

Et Julia se hâta d'aller ouvrir.

Le cavalier descendit de sa monture, qu'il attacha aux barreaux d'une fenêtre grillée qui se trouvait à côté de la porte.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda Julia étonnée de cette visite non annoncée.

— J'arrive au grand galop de Pise, répondit l'inconnu. Je viens chercher le célèbre Pietro Rametti de la part de son cousin Aggutorio, qui est dans une situation désespérée.

— Et vous venez ?...

— Je viens réclamer pour mon maître les soins habiles de votre mari.

L'envoyé fut promptement introduit dans le cabinet de Pietro, à qui il renouvela sa demande. Il ajouta :

— J'ai ordre de vous promettre, au nom du seigneur Aggutorio, une récompense tout à fait princière, si vous parvenez à le guérir du mal aux atteintes duquel tous les médecins de Pise déclarent qu'il doit succomber. Voulez-vous tenter la chose ?

— Je la tenterai, répondit hardiment Pietro, qui n'était pas homme à manquer une si belle occasion.

En moins d'une heure, il eut achevé ses préparatifs de départ. Bientôt il monta sur le cheval de l'envoyé et s'élança dans la direction de Pise.

— Voilà un homme expéditif et d'une autre trempe que les docteurs de notre ville, pensa le valet d'Aggutorio.

Franchir la distance de Rome à Pise fut pour Pietro Rametti l'affaire de peu de temps. On eût dit un courrier extraordinaire, tant son cheval dévorait l'espace. Le cas était pressant, et le mari de Julia ne perdait pas de vue son importante mission.

Le vieux Aggutorio semblait toucher à ses derniers moments quand son jeune cousin se présenta chez lui prêt à tenter une cure si difficile.

Mais celui-ci, nous le savons, possédait de rares connaissances en médecine. Il ne tarda pas à s'apercevoir que tous les médecins de Pise, appelés au secours d'Aggutorio, s'étaient complètement trompés sur la nature de son mal et sur les remèdes qu'il fallait employer. Il fit quelques prescriptions énergiques, auxquelles personne jusqu'alors n'avait pensé ; enfin il osa d'autant plus que ses confrères s'étaient montrés plus timides. Ces efforts obtinrent un plein succès. Quinze jours après l'arrivée de Pietro Rametti, le vieux Aggutorio revenait à la santé, et la moitié des Pisans émerveillés criaient au miracle en vantant l'immense savoir du docteur romain.

Déjà le vieillard se sentait sauvé ; et, comme il était à peine sexagénaire, il ne doutait pas d'avoir encore de longues années à courir.

Lorsque Pietro, que le soin de sa clientèle, si peu fructueuse qu'elle fût, rappelait à Rome, parla de retourner dans la ville éternelle, Aggutorio le manda dans son salon, — magnifique galerie de tableaux et de statues, voluptueuse Eden qu'il lui eut semblé bien dur de quitter : — les raffinements du luxe, en effet, rendent la mort si effrayante !

(A continuer.)

Etude sur Florian.

FLORIAN, OU BIENFAIT ET RECONNAISSANCE.

Jean-Pierre-Claris de Florian est né en 1755, au château de Florian ; dans les basses Cévennes. Retiré à Seeaux durant la tourmente révolutionnaire, il se vit arraché à sa vie paisible et jeté dans les prisons. Il en sortit avec le germe de la maladie qui l'enleva peu après, le 13 septembre 1794. Florian est le premier de nos fabulistes après La Fontaine. Le poète sait varier ses couleurs avec ses sujets ; il sait décrire et converser, raconter et moraliser ; nulle part on ne sent l'effort, et partout on aperçoit la mesure.

Florian se procurait souvent les plus douces jouissances qu'on puisse obtenir dans la carrière des lettres. Honoré de la confiance et de l'amitié du vertueux duc de Penthièvre, dont il était le premier gentilhomme, il trouvait amplement dans les honoraires que lui faisait accepter ce prince, de quoi pourvoir à ses besoins. L'argent que sa plume élégante et féconde pouvait lui rapporter, était employé secrètement à des bienfaits, dont il jouissait avec d'autant plus de sécurité, qu'il feignait de les répandre au nom du duc qui, chaque jour, l'envoyait distribuer dans Paris la majeure partie de ses revenus.

Déjà les *Fables* de Florian avaient soulagé maintes infortunes. Les *Deux Billets* en avaient acquitté bien d'autres, auxquels des malheurs imprévus ne permettaient pas de faire honneur. Le *Bon Ménage* empêchait souvent que la gêne et le besoin ne troublissent la paix de celui qui habite sous le chaume, et la *Bonne Mère* partageait entre les mères pauvres le produit de son succès. En un mot, Florian pouvait compter plus d'un heureux par chacun de ses ouvrages.

Un jour qu'il était allé chez son libraire, homme probe, mais sévère dans le commerce, le commis de ce dernier, qui avait été toute la matinée en recettes, entre dans le cabinet de son patron, et, après lui avoir rendu compte de sa tournée, lui remet un billet à ordre de six cents livres que le débiteur s'était trouvé dans l'impossibilité d'acquitter.

— Eh bien ! faites protester, dit brusquement le libraire.

— Ah ! monsieur, un artiste malade depuis plusieurs mois, sa femme sur un lit de douleur, et trois enfants...

— J'en suis bien fâché ; mais il faut que je me mette en règle.

— Quel est donc ce débiteur qui vous intéresse tant ? demanda au commis Florian, qui avait écouté la conversation avec un profond sentiment de compassion.

— C'est un Languedocien, homme d'honneur, mais un peu trop facile à obliger des amis dont il est dupe.

— Un Languedocien ! reprend Florian. Il m'intéresse comme vous en qualité de compatriote, et je me charge de sa dette. Elle est de six cents livres, si j'ai bien entendu ?

— Oui, répond le libraire. C'est un emprunt qu'il a fait par un billet à ordre, et ce billet est tombé dans mes mains.

— Eh bien ! retenez ces six cents livres sur le prix du manuscrit de *Numa*, que je vous ai remis l'autre jour. Si l'artiste paie la somme, vous m'en tiendrez compte. Mais vous me promettez bien de ne jamais la lui demander, et surtout de lui taire mon nom, n'est-ce pas ?